Genesis

Manuscripts – Recherche – Invention

30 | 2010

Théorie : état des lieux

« Vingt ans après »

Bernard Cerquiglini

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/genesis/94>

DOI : 10.4000/genesis.94

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2010

Pagination : 15-17

ISBN : 978-2-84050-697-3

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Bernard Cerquiglini, « « Vingt ans après » », *Genesis* [En ligne], 30 | 2010, mis en ligne le 30 mai 2012, consulté le 30 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/94> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.94>

Tous droits réservés

« Vingt ans après »

Bernard Cerquiglini

Pour Almuth Grésillon, Aramis et d'Artagnan de la critique génétique

Une technologie qui porte des idées neuves offusque, dans un premier temps, la vue des hommes. Le phénomène se produisit déjà pour l'écrit, vers la fin du x^{ve} siècle : on venait d'inventer l'imprimerie et l'on tenait tout au plus les livres issus des presses pour d'excellents manuscrits. Alors que l'ordinateur de notre vie intellectuelle quotidienne nous semble seulement la plus désirable des machines à écrire, quelque chose, peut-être, bouge sourdement dans notre conception du texte. Mise en cause de notre philosophie spontanée du textuel, dont la critique littéraire, fascinée par ce qui dans l'écriture précède et excède la réification de l'œuvre achevée, se ferait écho. Annonce obscure que, sous une nouvelle poussée de la technique, pourrait s'achever la Modernité textuaire [...]. Sur l'écran de l'ordinateur, apparaissent les linéaments d'une philologie post-textuaire ; l'occasion est tentante d'utiliser l'instrument de l'après-texte pour donner quelque image de ce qui en a été l'avant.

La page serait alors proprement *ournée*. L'écrit électronique, par sa mobilité, reproduit l'œuvre médiévale dans sa variance même. L'informatique retrouvant, en deçà de la Modernité, le chemin d'une ancienne littérature dont l'imprimerie avait effacé la trace : nous avons là un beau sujet de méditation.

Ainsi s'achevait *Éloge de la variante*, publié il y a tout juste vingt ans dans la collection que Michel Foucault dirigeait aux Éditions du Seuil¹. Cet ouvrage était consacré aux concepts et procédures de l'édition des textes médiévaux ; il en avait proposé une critique, esquissant une refondation que les philologues apprécieraient modérément. Sur quoi reposaient l'intuition finale, l'hypothèse d'un prochain effet de l'informatique sur l'écrit, et cet insolite appel aux vertus de l'ordinateur ? Sur peu de chose en fait : l'accès, en tant que professeur invité, à la messagerie électronique que testait l'université de Berkeley, la démonstration d'un logiciel de multifenestrage des données au laboratoire Xerox de Palo Alto, des conversations sur les propriétés non séquentielles de l'hypertexte avec quelques visionnaires, informaticiens nocturnes de l'université de Vincennes. Cette intuition cependant n'était pas malencontreuse : en cette même année 1989, Tim

Berners-Lee, appliquant le principe de l'hypertexte à l'Internet, inventait le *World Wide Web*.

On mesure le chemin parcouru. Il est banal de noter un progrès de l'écrit qui n'a d'autre précédent que la révolution gutenbergiene, tant dans la saisie, la diffusion, la conservation des signes tracés par l'homme. Il est plus audacieux de souligner combien la notion « moderne » du texte, fini et fixe, est bouleversée : mobilité, spatialisation (liens), hétérogénéité (multimédia).

Nous intéresse ici l'essor parallèle de la critique génétique. Nous avons noté en 1989 la fascination des manuscriptologues contemporains pour la dynamique de l'écriture préparatoire, pour l'espace des possibles antérieur à l'œuvre réifiée ; nous y voyions un écho, un symptôme, l'effet théorique de la dématérialisation du texte. Le rayonnement international de cette école, sa riche production scientifique, ses applications nombreuses (en matière d'édition, de conservation, d'archivage) montrent qu'elle est en phase avec la pensée et la pratique contemporaines du texte, comme avec le maniement des outils et procédés techniques (numérisation, hypertexte, multimédia) qui les ont suscitées. Plus lente, parce que subissant l'inertie d'une longue tradition, l'édition des textes médiévaux s'est également saisie des nouveaux instruments de l'écrit. La *New Philology* (à laquelle on a fait l'honneur, ou l'infamie, de rattacher *Éloge de la variante*), puis la *Material Philology*, le projet *Philectre* ont souhaité donner à voir une écriture médiévale encore proche de l'oralité, insoucieuse d'une autorité dans son principe, diverse dans sa pratique, variante dans son exercice. La *Roman de la Rose Digital Library*² de l'université Johns Hopkins, réalisée avec l'aide des grandes bibliothèques dépositaires, regroupe d'ores et déjà la moitié des trois cents manuscrits recueillant l'œuvre

1. Bernard Cerquiglini, *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Des travaux », 1989, p. 115-116.

2. Voir le lien <<http://romandelarose.org>>.

de Guillaume de Lorris et Jean de Meun ; on peut les comparer vers à vers, examiner les rubriques, étudier les commentaires qu'en font les illustrations. Il est loisible, tout simplement, de lire un de ces *Romans de la Rose* ; on en a sous les yeux une copie numérisée, laquelle est paradoxalement plus proche de l'œuvre médiévale dans sa matérialité, dans sa disposition, dans son fonctionnement discursif et sémiotique, que les éditions qu'imprima la philologie savante.

La critique génétique et la nouvelle philologie marchent de pair, malgré la différence de leur objet. Le manuscrit médiéval n'est pas, comme le manuscrit moderne, un avant-texte ; ce n'est pas non plus un post-texte, copie ultime d'un original parfait mais perdu, version suspecte sinon fautive qu'a dégradée la désinvolture des scribes. C'est un texte : l'énoncé littérairement autonome d'une œuvre qui n'existe qu'au travers de ses énonciations, sémiotiquement solidaire des autres séquences discursives dont s'organise le codex. Égarée dans la quête illusoire d'un *Ur-text*, la philologie a curieusement minoré, ignoré voire méprisé l'objet matériel qui s'offrait à son étude. Or le codex est dans tous les cas un objet coûteux, préparé avec soin, selon un plan d'ensemble et réalisé de façon collective ; rien n'y est désinvolte. Il constitue un objet signifiant dont il nous faut réapprendre la lecture, comme il convient d'approcher sans a priori téléonomique la spécificité d'un dossier avant-textuel contemporain.

Critique génétique et philologie nouvelle partagent le dessein de recourir aux technologies informatiques de la connaissance afin de *tourner la page*. De se déprendre, en d'autres termes, des pratiques et des notions dont s'accompagne l'édition imprimée. Liée aux concepts de la Modernité (texte comme étalon abstrait doté des qualités canoniques d'unicité, de stabilité, de finitude ; notion d'auteur responsable et d'inspiration), cette technique est adéquate à la reproduction en grand nombre d'un texte stabilisé ; elle se révèle en revanche néfaste à la forme matérielle des objets représentés, sinon à leur nature même, quand on l'applique à des corpus où la forme stable est l'exception, où le processus et non le produit fournit le sens. Par fidélité à leur objet, souhait d'en rendre compte et désir de traduire concrètement leurs options théoriques, ces disciplines mettent en avant deux notions cardinales. Celle de *variante*, tout d'abord,

conçue, au rebours de la philologie traditionnelle, comme positive et cruciale pour l'écriture médiévale, perçue comme constitutive du travail de l'écrivain moderne dans sa phase de gestation. En 1989, réhabiliter cette notion nous paraissait de la plus grande urgence ; la suite ne nous a pas donné tort. Plus féconde aujourd'hui nous semble toutefois la seconde : celle d'*unité organique hétérogène*. Unifié par la conscience de l'écrivain, le dossier génétique préparatoire est fait d'objets divers, de séquences d'écriture disparates, de liaisons souterraines fondatrices : de cette disposition il importe de faire apparaître le sens. Unifié par l'intention du maître d'ouvrage, le codex médiéval regroupe des textes et des images que la philologie s'est acharnée à disperser. Ainsi du fameux manuscrit BM Valenciennes 150, exploité telle une carrière dès le XVIII^e siècle. Les historiens de l'Église en ont extrait les œuvres de Grégoire de Naziance, les latinistes la *Cantica uirginis Eulaliae*, les germanistes le *Ludwigslied* (un des plus anciens textes de langue allemande), les romanistes la *Séquence de sainte Eulalie* (premier poème français) ; ces deux derniers furent d'ailleurs publiés avec des solennités soigneusement disjointes. On se préoccupe aujourd'hui seulement de comprendre quelle intention politique ou religieuse les réunit, de quel éclairage commun ils bénéficièrent, comment on lisait un tel codex.

Afin de rendre visibles la variance textuelle comme l'organisation spécifique d'un ensemble signifiant hétérogène, l'informatique s'est montrée souveraine. Elle a su donner à voir, à lire, à entendre ce qui fut produit *avant* la page imprimée. Selon une antériorité historique, d'abord : un rapport prémoderne à l'œuvre littéraire dans sa composition, sa reproduction, sa consommation peut être simulé ; exemplaires de la prémodernité, les œuvres médiévales sont un sujet d'élection pour une philologie usant des technologies de la connaissance, lesquelles, enjambant la modernité livresque, peuvent redonner à ses œuvres leur variabilité intrinsèque, leur hétérogénéité sémiotique (texte, image voire musique), leur sens. Selon une antériorité génétique, ensuite, en prenant pour objet l'avant-texte moderne dans sa diversité globale ; ces technologies se prêtent à reproduire l'instabilité de la pensée et de la forme qui se cherche ; elles exposent l'ensemble des traces manuelles de la création, le

manuscrit comme objet graphique, les interprétations critiques que la recherche en procure.

Une « philologie électronique » médiévale et moderne se dessine alors ; elle suscite des modes originaux de structuration conceptuelle des documents, liés à des modalités renouvelées de production, de diffusion et de consultation. Il est convenu de résumer cette disposition du savoir sous la dénomination emblématique d'hypertexte ; cette notion nous paraît figurer le progrès accompli en vingt ans.

De *l'éloge de la variante* à une *apologie de l'hypertexte*. Par sa non-linéarité, sa faible hiérarchisation,

sa forte connectivité ce dernier fournit à l'édition critique le cadre notionnel et technique qu'elle requiert afin de rendre compte des processus scripturaux protéiformes et variants. Rompant avec le standard de l'imprimé, démultipliant la trace écrite par l'image et par le son, cette philologie hypertextuelle redonne vie par ailleurs à des pratiques d'appropriation culturelle et de production du savoir que le livre, dans son essor magistral, avait fâcheusement reléguées dans l'ombre ; elles se rallument avec nos écrans.

BERNARD CERQUIGLINI est professeur des Universités et haut fonctionnaire ; il est actuellement le recteur de l'Agence universitaire de la Francophonie (AUF). Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages, dont *Une langue orpheline* (Éditions de Minuit, 2007), *L'Accent du souvenir* (Éditions de Minuit, 1995), *La Naissance du français* (PUF, 1991), *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie* (Éditions du Seuil, 1989).

Bernard Cerquiglini, bernard.cerquiglini@auf.org